**Loïc Robin - Regards philosophiques sur la nature (en Bretagne)**

*Intervention prononcée le 19 septembre 2015 à l'occasion d'une matinée de conférences sur les enjeux de la protection de l'environnement en Bretagne, organisée pour les 10 ans du BTS gestion et protection de la nature du Centre de Formation d'Apprentissage de Saint Aubin du Cormier, formation dans laquelle j'enseigne depuis presque dix ans.*

*Forêt de Bialowieza, photographie de Loïs Morel*

*

Je vais essayer de parler du bonheur et de la joie.

J'ai intitulé mon intervention « Regards philosophiques sur la nature (en Bretagne) » et ce qui me semble le plus important dans ce titre, ce sont les parenthèses. Je vais essayer d'expliquer pourquoi.

Quand on doit parler de la protection de l'environnement, qui plus est de la protection de l'environnement en Bretagne, la première tentation est d'aller voir ailleurs pour suivre d'autres traces – celles par exemples des grands prédateurs, ours ou loups – et de nous rendre là où la nature nous semble mieux protégée. Me viennent à l'esprit les grands espaces naturels américains ou la forêt de Bialowieza en Pologne. On met ainsi entre parenthèse la Bretagne, pour la regarder comme un lieu qui n'est pas ou n'a pas été assez protégé, peut-être encore sur ses bords, c'est-à-dire là où le sauvage des côtes, des pointes et des rochers nous fait regarder la mer. Encore que nous regardons souvent ailleurs, dans le vague, si nous ne nous rappelons pas du vers de Baudelaire : « Homme libre, toujours tu chériras la mer[i]. »

Je suis aussi tenté de suivre d'autres traces, celles par exemple de mes souvenirs, et parler de ce que cela m'a fait à moi, d'enseigner depuis bientôt dix ans en BTS Gestion et Protection de la Nature. Je pourrais suivre mes souvenirs de lecture, au premier rang desquels je mettrais probablement le livre du forestier américain Aldo Leopold, *L'almanach d'un comté des sables*[ii].

Suivre des traces, cheminer sur la piste des signes, c'est quand même merveilleux ! On entend ainsi parler du chant d'un oiseau, de son vol, de son habitat, et, un soir d'été, alors que nous nous apprêtons à passer la nuit dans une *masia* espagnole, une ancienne ferme perdue dans la forêt, nous les entendons, les engoulevents !

Pour moi, cette joie est très proche de celle que nous éprouvons quand, après avoir croisé plusieurs fois au cours de nos lectures le nom d'un auteur ou le titre d'un livre, nous nous engageons enfin à le lire pour découvrir, au fur et à mesure des pages, que cela va changer nos manières de regarder, d'écouter et de penser le monde qui nous entoure.

J'aurais pu choisir d'autres livres mais j'ai choisi *L'almanach d'un comté des sables* car il a été pour moi le point de départ de la découverte de tout un courant de pensée que je ne connaissais pas, celui de l'éthique environnementale aux Etats-Unis.

Permettez-moi d'ouvrir une première parenthèse. J'en suis désolé, je vais encore m'éloigner de la Bretagne.

Si j'insiste sur l'origine géographique de ce courant, l'éthique environnementale *aux Etats-Unis*, c'est parce que ce mouvement de pensée est né là-bas et qu'il reste encore à mon goût trop peu connu en France. J'invite d'ailleurs celles et ceux qui souhaiteraient le découvrir à lire les ouvrages des éditions Wild project situées à Marseille, qui ont fait un remarquable travail pour mettre ces livres à la disposition du lecteur français. Je pourrais citer les ouvrages du philosophe américain John Baird Callicott [iii]qui est un des théoriciens les plus féconds de ce mouvement ; ou encore, dans un autre genre, *Aristocrates sauvages* [iv], un livre d'entretien entre le poète Gary Snyder et le romancier Jim Harrison, livre qui m'a permis de comprendre le tropisme des poètes de la Beat Generation pour le bouddhisme zen, tout à leurs recherches de réponses à l'industrialisation des modes de vie et aux effets désastreux de la société de consommation.

Mais si j'insiste sur cette origine américaine, c'est aussi pour marquer que l'éthique n'est jamais indépendante d'un lieu, d'un pays, et qu'elle s'insère toujours dans des usages particuliers de la terre, des manières de faire et de parler à l'intérieur de frontières plus ou moins déterminées. Je ferme la parenthèse mais j'y reviendrai tout à l'heure.

Qu'est-ce que l'éthique environnementale ?

*Ethos*, en grec les mœurs, indique que l'éthique est la science qui réfléchit à nos manières d'agir, à nos manières de nous comporter, à nos manières de vivre ensemble. Dès lors, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire de parler d'éthique environnementale ? Pour Aldo Leopold, cela veut dire que l'éthique, en tant que réflexion sur nos actions, réflexion sur le sens et les conséquences de nos actes, sur la responsabilité qui nous incombe vis à vis d'autrui, ne peut plus se contenter de réfléchir dans le seul périmètre des règles de vie et des liens qui organisent une communauté humaine (ou encore de réfléchir à la diversité des morales propres à des communautés différentes) mais que cela nous oblige désormais à étendre le cercle de nos relations à la communauté toute entière, humaine

et non humaine.

Pourquoi faut-il prendre en compte dans notre réflexion éthique les bêtes, les plantes et le non humain en général ?

C'est que Leopold, chasseur et forestier, devenant au fil de sa carrière penseur de la nature sauvage, a surtout vu des terres malades. Et les questions qu'il nous pose sondent notre capacité à nous représenter les conséquences de nos modes de vie sur notre environnement, la terre sur laquelle nous vivons. Comment vivre sur un bout de terre sans le polluer ? Comment limiter nos actions dans la lutte pour l'existence ? Comment vivre et éviter la disparition massive d'espèces ou la dégradation irréversible des espaces ?

Penser les rapports entre science, conscience et liberté est un exercice traditionnel en philosophie. Mais avec Leopold, il y a une manière nouvelle de les penser : l'homme fait partie intégrante des systèmes naturels et cela l'oblige à un contrat spirituel avec la nature, contrat qu'il nomme *land ethic*, qu'on traduit en français par « éthique de la terre ». Land, c'est le territoire, le pays, qu'il ne faut pas confondre avec la terre entendue comme planète, *earth. Land ethic*, c'est donc une considération morale étendue à tous les non humains vivant sur un même bout de terre, une région, un lieu que l'on spécifiera, éventuellement avec des parenthèses.

Je dois maintenant vous avouer que je n'ai jamais lu autant de considérations morales depuis que je m'intéresse à ces questions là. C'est d'ailleurs parfois un peu assommant, tant les questions peuvent devenir redoutables lorsqu'il s'agit, par exemple, d'enseigner les pratiques d'aménagement. Je pense ici à mon collègue et ami Loïs :

– faut-il intervenir ou non sur un milieu pour favoriser la biodiversité ?

– lorsqu'un milieu est dégradé, faut-il le restaurer ou laisser faire les processus naturels ?

– faut-il privilégier ou non une espèce au détriment d'une autre ?

– et on pourrait ajouter, pour faire signe vers d'autres bords, d'autres frontières : faut-il réintroduire dans les chaînes trophiques les grands prédateurs ?

Bref. Je crois que les livres d'écologie sont les traités de morale du XXIème siècle. Pour vous en convaincre, vous pouvez lire par exemple *Ingénierie écologique, actions par et/ou pour le vivant* [v] ; *Ce à quoi nous tenons, propositions pour une écologie pragmatique* d'Emilie Hache [vi]; ou encore le dernier livre de Catherine et Raphael Larrère, *Penser et agir avec la nature, une enquête philosophique*[vii]. Des chapitres entiers de ces livres sont consacrés à ces questions et leurs réponses se heurtent aux difficultés de penser en même temps les dimensions sociales, éducatives, politiques, économiques, scientifiques et écologiques. On pourrait citer la mise en place des trames vertes et bleues, issues du dernier Grenelle de l'environnement, qui repose sur une certaine manière d'articuler connaissances écologiques, niveaux de décision politique et sensibilisation des acteurs vivants sur les territoires. Avec toutes les difficultés que cela engendre.

Bien évidemment, je ne vais pas apporter de réponse à ces questions là. Je vous propose par contre de mettre à nouveau nos pas dans ceux de Leopold pour suivre d'autres traces, d'autres pistes.

La question que je voudrais traiter, c'est : comment fait-on l'expérience de notre insertion dans la nature ? Comment pouvons-nous comprendre et sentir que nous faisons partie d'une totalité d'êtres

interdépendants ou, comme le dit Callicott, que « nous sommes des nœuds dans une toile dynamique de relations sociales, politiques, économiques et écologiques». En essayant d'apporter des réponses à cette question, il s'agit de trouver des moyens de développer la conscience écologique en chacun.

Il est habituel, lorsqu'on parle de nos relations à la nature, de mettre en avant la médiation par la savoir ou la médiation par l'art. La première, de type scientifique, insiste sur le fait que c'est la connaissance qui équipe l'oeil de tout un savoir théorique et empirique, savoir qui permet d'affiner nos capacités d'attention et d'observation. Il suffit pour s'en convaincre de se promener avec un naturaliste. Ainsi, Macha, une amie botaniste, à peine arrivée chez moi, distinguait les deux sortes de géraniums herbe-à-robert, l'une à feuilles rondes l'autre à feuilles découpées, différences auxquelles je n'avais jamais prêtées attention. Il en est de même pour l'oreille : vous vous promenez et là où vous ne prêtez qu'une attention vague aux haies du paysage, l'ornithologue entend un pouillot véloce, une fauvette à tête noire, un troglodyte mignon.

Le second type de médiation auquel on fait habituellement référence est la médiation par l'art [viii]. On souligne alors l'importance des Beaux-Arts dans la formation du goût et notamment de son rôle dans la construction d'une esthétique des paysages. Je pourrais vous montrer quelques photographies des grands canyons américains, mais vous les avez déjà certainement vues à défaut d'y être allés, et cela suffirait à souligner le goût relativement partagé dans notre culture pour les grands espaces sauvages et la nature grandiose. Les magazines de jardin, dans un autre registre, nous mettent bien souvent sous les yeux une nature stylisée et pensée comme le prolongement agréable de notre salon, et l'on peut facilement vérifier l'efficacité, sinon les méfaits, de ces formes esthétiques qui envahissent aujourd'hui bon nombre de jardins.

A la fin de la lecture de *l'Almanach*, on reste pourtant saisi par l'idée que cette expérience de la nature se forme aussi le plus souvent à son contact direct, lorsqu'on l'on suit par exemple, dès les premières pages du livre, les traces d'une mouffette, lorsqu'on remonte avec Leopold l'histoire des quatre-vingts anneaux de croissance d'un chêne poussé dans les années 1865 sur le remblai de la vieille route des émigrants (une de celles qu'empruntaient les charriots engagés dans la colonisation du grand Nord-Ouest) ou lorsqu'on croise vers la fin du livre le regard d'une louve mourante. Dans *l'Almanach*, les observations sont puissantes, et c'est pourquoi Raphael Larrère [ix] a raison d'insister sur la pluralité des sources d'émotion esthétiques qui parcourent le livre, allant jusqu'à souligner une certaine forme d'élitisme romantique chez Leopold tant la vie dans la *wilderness*, la nature la plus sauvage, apparaît souvent comme une forme accomplie de l'expérience de la beauté de la nature.

Il faut donc ajouter aux médiations par la connaissance et par l'art un troisième type de médiation que sont les arts du faire : marcher en forêt, chasser avec son chien, couper du bois… toutes choses qui nous apprennent à mieux observer les changements et l'infinie diversité de la nature. Pourquoi apprend-on dès lors à mieux observer ? Parce qu'on se déprend de certaines esthétiques, on se détourne des paysages grandioses et on s'intéresse à la nature ordinaire, simplement au monde qui est là.

Evidemment, le monde qui est là, la nature qui nous entoure, ne vont pas de soi. Pour ne prendre qu'un exemple, chacun a pu se promener dans la forêt de Saint Aubin du Cormier, qui est le résultat d'une certaine culture forestière, d'une manière de gérer les coupes, l'entretien et la production du

bois. Et bien cette expérience est vraiment différente de celle qu'on peut faire dans une forêt laissée à sa libre évolution, telle que celle de Bialowieza en Pologne.

Que voit-on là-bas ? On voit le cycle entier de la vie des arbres, on les voit debout, majestueux, parfois morts depuis des années, on les entend parfois tomber au loin, on les voit couchés depuis des années, pourrissant sous les mousses, les champignons, les fougères, s'enfonçant dans les tapis d'ail des ours, et c'est l'autre moitié de la vie de la forêt qui est donnée à voir, la beauté naturelle des plantes et des bêtes laissées à elles-mêmes. Partout ailleurs l'homme nous prive de cette beauté là.

On doit à la pensée environnementaliste aux Etats-Unis cette idée essentielle qu'il faut préserver cette *wilderness*, cette nature laissée à l'état sauvage. Cela s'est traduit, chez les écologues, par cette habitude de comparer la nature telle qu'elle est, c'est-à-dire après des siècles d'interventions humaines, à la nature telle qu'elle pourrait être si l'homme ne l'avait pas à ce point dégradée, détruite.

Mais cette idée de la préservation de la vie sauvage, on la trouve aussi très souvent, notamment chez les penseurs américains, associée à la préservation de la liberté humaine. On pourrait citer ici Henri David Thoreau, pour qui il vaut mieux se tenir à distance de la société et aller vivre dans les bois si l'on tient à se connaître soi-même, à se réformer. « C'est dans l'état sauvage qu'est le sauvegarde du monde » nous prévient-il.

Thoreau, en sentinelle de l'histoire américaine, était sans doute le mieux placé pour constater avec quelle rapidité la colonisation du Grand Ouest avait détruit les modes de vie amérindiens et les milieux naturels dans lesquels ils vivaient. Cette histoire, mythique et dramatique, hante jusqu'à l'imaginaire européen. Et s'ensuit une nostalgie infinie. On en trouve des traces dans la création des grands parcs américains (la *wilderness* y est définie comme « un sanctuaire pour les arts primitifs du déplacement et de la subsistance », un espace ou on ne s'aventure qu'à ses risques et périls) ; on la repère dans l'histoire du *nature writing*, cette spécificité littéraire américaine ; on en décèle la puissance ici ou là, par exemple dans le beau livre pour enfant, *Le jardin de Meredith* [x]; et on la rejoue sans fin dans les bois de l'enfance.

On ne dit pas assez souvent que c'est un apport de la pensée écologique de penser que le bonheur humain se trouve aussi dans le contact direct avec la nature, et qu'il n'est pas inutile de se tenir à distance des multiples formes d'aliénation de l'homme produites par le monde moderne. Je parle ici de la domination par le travail, l'économie, par le monde sur-organisé comme l'appelle Serge Moscovici, ou par cette architecture des flux qu'on dénonce si justement du côté de Tarnac. On pourrait aussi s'en tenir à la phrase de Robert Hainard : «A notre civilisation mécanique il faut des forêts vierges et des ours [xi]. »

Ainsi, entre ce qu'il reste de nature sauvage aux Etats-Unis et ce qu'il reste des forêts primaires européennes, reste à préserver, pour la joie, la vie sauvage ici en Bretagne. La vie sauvage, c'est-à-dire la salamandre, le triton palmé, le poisson d'argent, le grand murin ou l'épipactis qui a poussé sous les pins de notre établissement. Toutes choses sur lesquelles je vois, depuis une dizaine d'années, se pencher les promotions successives des BTS GPN de Saint Aubin du Cormier.

Ce regard qu'ils portent sur ce coin de Bretagne, je voudrais dire que je le trouve puissamment philosophique. Tout d'abord parce qu'il suspend, le temps d'une identification et d'un partage, nos

habitudes, nos manières de faire, d'agir et de penser. Et je dois dire que, ne serait-ce qu'au sein d'un établissement public, elles sont, elles aussi, puissantes : habitudes d'entretien et d'usage des machines ; habitudes d'embellir et de donner chacun ses préférences et ses goûts ; mais aussi exigences des savoirs disciplinaires, nombreuses, variées et parfois contradictoires (on pense ici à tous les impératifs d'enseignement dans des filières aussi différentes que l'agriculture, l'aménagement paysager et la protection de l'environnement).

Malgré tout cela, les apprenti(e)s BTS continuent de ponctuer notre quotidien de parenthèses ouvrantes et fermantes. Ces signes (Erasme les avait baptisées *lunulae* « petites lunes » ) ouvrent un espace et nous font regarder du côté du versant animal et végétal. Je pense ici aux livres de Jean Christophe Bailly[xii], qui parle admirablement de cela, de cette réserve inouïe de sens qu'est la nature, et de tout le bonheur qu'il y a à suivre les animaux, à observer leurs manières différentes de tourner le film du monde.

Voilà, les BTS nous remettent sans cesse sur les traces des bêtes et des plantes. Ce faisant ils nous introduisent dans la nature, cette « communauté merveilleuse » comme l'appelait Novalis. Et pour cela je tenais à les remercier.

i Charles Baudelaire, *L'homme et la mer* in *Les fleurs du mal*.

ii Aldo Leopold, *L'Almanach d'un comté des sables*, Flammarion, 2000.

iii John Baird Callicott, *Ethique de la terre ; Pensées de la terre ; Genèse*. Tous ces ouvrages sont publiés chez Wild project Editions.

iv Gary Snyder, Jim Harrison, *Aristocrates sauvages*, Wild project Editions, 2011.

v *Ingénierie écologique, actions par et/ou pour le vivant,* ouvrage collectif paru aux éditions Quae, 2014.

vi Emilie Hache, *Ce à quoi nous tenons, propositions pour une écologie pragmatique*, La découverte, 2011.

vii Catherine et Raphael Larrère, *Penser et agir avec la nature, une enquête philosophique,* La découverte, 2015.

viii Je renvoie sur ce point aux analyses d'Alain Roger, par exemple dans *Nus et paysages,* Aubier, 1978.

ix Raphael Larrère, *L'esthétique de la nature chez Aldo Leopold*, communication au colloque « Naturalité » (Chambéry, 2013) lors de la table ronde « La conscience écologique d'Aldo Leopold, le forestier en prophète », disponible en ligne ici : http://www.naturalite2013.fr/programme/

x Dyan Sheldon, *Le jardin de Meredith*, L'école des loisirs, 1993.

xi Robert Hainard, *Les forêts sauvages*, Editions Hesse, 2008.

xii Jean-Christophe Bailly, *Le versant animal*, ou encore *Le parti pris des animaux*, tous les deux publiés aux éditions Christian Bourgois.